Le Monde
CAMPUS
CAHIER DU « MONDE » N°24291 DATÉ JEUDI 9 FÉVRIER 2023
NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT

LA RELÈVE
YOUNÈS BOUCIF

Vu dans la série « Drôle », l'acteur de 27 ans est aussi rappeur. Dans son premier album, « Identité remarquable », il raconte sa trajectoire de « rebeu des pavillons », d'amoureux de théâtre et de passionné de rap engagé

PAGE 10

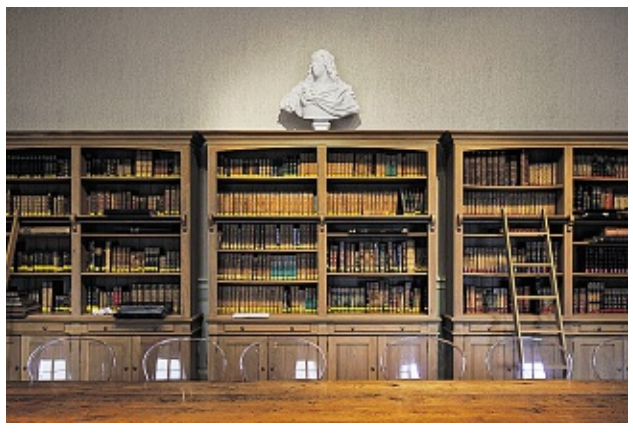
FORMATIONS SÉLECTIVES POSTBAC

LES NOUVELLES VOIES DE PRESTIGE

Promotion en petits effectifs, apprentissage sur le terrain, premier cycle à l'étranger, classes prépa pour les bacs pro… De nouveaux cursus réinventent les choix d'orientation

Apolline et Romane, 18 ans, élèves en cycle pluridisciplinaire d'études supérieures (CPES), dans la cour du lycée Descartes de Tours, le 27 janvier.
CAMILLE GHARBI POUR « LE MONDE »

Au lycée Descartes, à Tours, le 27 janvier. L'équipe pédagogique a mis en place la nouvelle filière CPES (cycle pluridisciplinaire d'études supérieures) pour la rentrée scolaire 2022-2023. La première promotion compte 16 élèves, dont trois boursiers, âgés de 17 et 18 ans.
CAMILLE GHARBI
POUR « LE MONDE »



L'ESSOR DES CPES, À MI-CHEMIN ENTRE LA FAC ET LA PRÉPA

Les cycles pluridisciplinaires d'études supérieures (CPES) se multiplient depuis deux ans. Ces formations postbac en trois ans permettent de s'affranchir des concours et d'obtenir une licence

TOURS - *envoyé spécial*

C'est difficile d'être les tout premiers à suivre une nouvelle formation, sans les promotions précédentes pour nous guider. Mais c'est en même temps très enthousiasmant d'être un peu pionniers », résume Apolline Reverchon. Voilà quatre mois que l'étudiante de 18 ans a intégré le nouveau cycle pluridisciplinaire d'études supérieures (CPES) du lycée Descartes de Tours. Cette formation postbac, qui a ouvert en septembre 2022, permet de décrocher une licence « Sciences de la transition écologique et sociétale », à l'issue d'un parcours de trois années où les enseignements sont répartis entre le lycée et l'université. *« Ce sera à nous, l'année prochaine, d'aider les nouveaux à s'intégrer dans cette formation originale, à mi-chemin entre la prépa et la fac »*, précise la jeune femme, qui a fait ses études secondaires à Orléans.

A la rentrée 2022, une vingtaine d'autres CPES ont vu le jour en France, sous l'impulsion du ministère de l'enseignement supérieur, qui y voit un cursus capable de dépasser l'éternel clivage entre classes préparatoires et universités. Pour l'instant, la promotion d'Appoline ne compte qu'une quinzaine d'étudiants *« pionniers »*, comme elle dit, contre une quarantaine lorsque la formation aura atteint sa vitesse de croisière. D'ailleurs, lorsqu'on la rencontre avec ses camarades en cette fin de mois de janvier dans une salle de l'établissement, la conversation dans le petit groupe, très soudé, tourne rapidement autour des journées portes ouvertes qui ont lieu le lendemain, et auxquelles la majorité des élèves a accepté de participer. Il va falloir expliquer aux lycéens présents et à leurs familles les spécificités et la raison d'être de cette formation.

BIEN QUE SÉLECTIF, LE CPES NE VISE PAS LA PRÉPARATION DES CONCOURS D'ENTRÉE DANS LES GRANDES ÉCOLES, MAIS LA POURSUITE D'ÉTUDES EN MASTER

« Le CPES, c'est une bonne alternative pour ceux qui, comme moi l'année dernière, hésitent entre une CPGE [classe préparatoire aux grandes écoles] *et une licence scientifique à la fac. J'avais peur de la difficulté de la prépa, mais je n'avais pas non plus envie de me spécialiser trop vite à l'université »*, explicite Appoline. Si la formation est pourtant bien sélective comme une classe préparatoire (118 candidats pour seize élèves en 2022-2023, la majorité titulaire d'une mention au bac), elle ne vise pas la préparation des concours d'entrée dans les grandes écoles, avec son lot de pression et de doutes, mais la poursuite d'études en master pour ces bons élèves.

Mathématiques, physique-chimie, biologie, mais aussi lettres, géographie ou encore sociologie ; dans cette formation de niveau licence, à terme, pour laquelle il a fallu construire une maquette, les « enjeux environnementaux » sont abordés de manière très large en première année. *« C'est cette pluridisciplinarité qui m'a aussi séduit. A 18 ans, on ne sait pas encore précisément vers quoi on veut aller. Dans les CPES, on se spécialise petit à petit »*, renchérit son camarade Carmin Cochan, sweat, cheveux longs et petites lunettes fines sur le nez, qui est venu de la région parisienne pour suivre ce cursus.

Ce n'est qu'en deuxième année que les élèves sont invités à choisir, en plus d'un tronc commun de cours, entre deux parcours : « sciences expérimentales et environnement » (pour approfondir les mécanismes de la biodiversité, du climat, de la ressource en eau, etc.), ou « sciences humaines et environnement » (pour travailler plus précisément sur les enjeux sociétaux de la transition écologique). *« Outre cette pluridisciplinarité qui est recherchée par une partie des jeunes aujourd'hui, j'espère que ces CPES seront des courroies d'entraînement pour développer des approches transversales qui sont difficiles à mettre en place dans une université française très segmentée par disciplines »*, analyse Sébastien Salvador-Blanes, enseignant-chercheur à l'UFR de « Sciences et techniques » et coordinateur du CPES côté université.

UN EMPLOI DU TEMPS PLUS LÉGER

En pratique, si 80 % des cours ont lieu au lycée en première année, avec des enseignants de lycée ou de prépa, contre seulement 20 % à l'université avec des enseignants-chercheurs, les proportions s'inversent progressivement sur les trois années, à mesure que la spécialisation s'affine. *« L'autonomie demandée très rapidement à l'université peut faire peur quand on sort du lycée »*, raconte Tom Vanoplynus, un autre étudiant qui a bien envie de devenir *« océanographe »*. *« Là, on garde un temps l'atmosphère rassurante du lycée et l'encadrement plus serré des profs »*, ajoute-t-il.

Classes à taille humaine, présence des conseillers principaux d'éducation en cas de problèmes, conseils de classe pour aborder les difficultés académiques, disponibilité des professeurs, etc. : *« La transition est de fait plus douce pour ces étudiants entre la terminale et le supérieur, car on peut leur offrir un suivi que l'université n'est pas en situation d'avoir en raison de ses effectifs »*, confirme Stéphane Blardat, le proviseur du lycée Descartes.

Le fait de ne pas être focalisé sur une myriade de compétences et connaissances à acquérir spécifiquement pour les concours donne la possibilité, tout en gardant l'exigence d'une formation sélective, de multiplier les discussions en cours ainsi que les « ouvertures » et exemples sur les enjeux de la transition écologique et sociétale, de créer des liens entre les disciplines, etc. En outre, l'emploi du temps plus léger des étudiants (autour de vingt-deux heures par semaine, contre près de trente-cinq heures pour leurs homologues de prépa) permet de proposer des cours de remédiation à ceux qui ont des lacunes dans certaines disciplines en raison de leurs choix de spécialités au lycée, ainsi qu'une initiation à la recherche pour ceux qui souhaiteraient ensuite intégrer des masters recherche.

« Cet emploi du temps nous permet aussi de leur organiser des sorties ou des rencontres avec des professionnels (agriculteurs, élus, architectes, urbanistes, etc.) pour affiner leur vision des enjeux de la transition, ainsi que les formations et les métiers possibles ensuite », complète Jacques Galhardo, professeur d'histoire-géographie et coordinateur du CPES pour la partie lycée.

Exigence des enseignements, pluridisciplinarité, transition progressive vers le grand bain universitaire, initiation à la recherche… : telles sont les caractéristiques de ces formations qui réunissent *« le meilleur des*

« LÀ, ON GARDE UN TEMPS L'ATMOSPHÈRE RASSURANTE DU LYCÉE ET L'ENCADREMENT PLUS SERRÉ DES PROFS »

TOM VANOPLYNUS
étudiant en CPES
au lycée Descartes, à Tours

deux mondes », selon le ministère de l'enseignement supérieur, qui a publié le 26 janvier au *Bulletin officiel* une nouvelle circulaire pour cadrer les objectifs et la mise en œuvre des CPES. Sur Parcoursup, en plus de la vingtaine de cursus déjà lancés – et touchant des domaines aussi variés que « sciences et humanités », « développement durable », « économie, société et droit » ou « sciences de la matière » –, une poignée de nouveaux parcours sont d'ores et déjà proposés pour la rentrée 2023 en « sciences des données, société et santé », en management ou en informatique. A chaque fois, ils associent un lycée habitué aux formations du supérieur à travers ses classes préparatoires et une université intéressée pour développer et délivrer une licence dans la spécialisation choisie.

Si certains CPES, démarrage oblige, affichent des taux d'admission de plus de 80 %, le chiffre tombe à moins de 15 % dans certaines formations plus anciennes ou prestigieuses. Il en est ainsi pour le CPES délivré par l'université Paris Sciences et lettres (PSL) et le lycée Henri-IV. Lancé il y a une dizaine d'années, celui-ci est longtemps resté l'unique cursus de ce type en France. Cette formation, qui fait référence en la matière, sera complétée en 2023 par un ambitieux CPES « Sciences des données, arts et cultures » en partenariat avec le lycée Louis-le-Grand.

Pour la sociologue de l'éducation Agnès van Zanten, ces formations *« semblent remplir le double rôle de permettre à de bons étudiants et leur famille de contourner d'une certaine façon un premier cycle universitaire où la massification fait peur »*, alors que du côté institutionnel cela permet de *« créer habilement plus de liens entre le système "CPGE" et le système universitaire, tout en défendant une certaine vision de l'excellence et de la méritocratie »*.

DE NOMBREUX QUESTIONNEMENTS

Mais si le ministère pousse au développement de ces formations hybrides, c'est aussi dans une démarche *« d'égalité des chances et de diversité dans les filières sélectives »*, avec un objectif de 40 % de boursiers dans ces formations, précise-t-il au *Monde*. Un chiffre à la hauteur de ce qui se pratique à l'université (41 % de boursiers en 2020-2021), mais qui est plus ambitieux que pour les CPGE (27 %) : *« L'innovation dans l'offre de formation et l'excellence académique recherchée doivent être proposées à tous, et en particulier aux étudiants méritants les moins favorisés qui, parfois, hésitent à s'engager dans des voies sélectives »*, explique le ministère. Selon les estimations du ministère, le taux de boursiers atteindrait pour l'instant 36,2 % pour les CPES ouverts en 2022.

Si, au lycée Descartes de Tours, la première promotion compte peu d'élèves, dont à peine 25 % sont boursiers, c'est en raison des délais très serrés laissés par l'Etat pour lancer la formation à l'hiver 2022, alors que les inscriptions sur Parcoursup avaient déjà commencé. Comme pour d'autres CPES, ce lancement, très appuyé par l'académie et le ministère de l'enseignement supérieur, ne s'est d'ailleurs pas fait sans questionnements de part et d'autre de ces deux mondes, lycée et université, peu habitués à travailler de concert.

Outre la crainte de certains professeurs de lycée que cette nouvelle formation vienne concurrencer les classes préparatoires, l'ouverture de ce CPES a aussi fait grincer des dents dans la communauté universitaire. Car, ici comme ailleurs, on dénonce régulièrement la sous-dotation de l'Etat au regard des effectifs importants de l'université et la dégradation des conditions d'études qui va avec. Dans ce contexte, l'ouverture de ce nouveau cursus, dont le coût annuel par étudiant est plus proche de celui d'une prépa (autour de 15 000 euros) que d'un cursus universitaire (autour de 10 000 euros), a pu faire craindre le développement de licences « à deux vitesses ».

Le choix du thème de la transition écologique, au cœur du projet d'établissement de l'université, ainsi que la possibilité de faire bénéficier à d'autres étudiants des cours magistraux du CPES ont pour l'instant permis ici de dépasser les appréhensions sur un type de formation qui détonne dans l'enseignement supérieur français. ●

SÉVERIN GRAVELEAU

L'Ecole polytechnique lance une opération séduction dans les lycées

Reportage Depuis 2020, la prestigieuse école a mis en place son propre dispositif d'égalité des chances avec des résultats contrastés, critiqués par certains chercheurs

SAVIGNY-SUR-ORGE (ESSONNE)

Il est 8 h 30. La sonnerie retentit dans le grand hall d'entrée du lycée Monge de Savigny-sur-Orge, dans l'Essonne. Sac à dos sur les épaules, Leila, en 1re générale, se dépêche de rejoindre la salle de conférences pour assister à la présentation organisée par l'Ecole polytechnique dans le cadre de l'opération « Monge ». Ce dispositif, créé en 2020, consiste à mobiliser les élèves polytechniciens de première année, durant leur période de formation humaine et militaire, pour promouvoir les filières scientifiques d'excellence dans tous les lycées de France afin de favoriser l'égalité des chances. En 2021, l'opération « Monge » a permis de sensibiliser 21 000 lycéens dans 420 lycées sur tout le territoire. Mais le défi reste immense.

D'après une étude publiée en 2018 par Nicolas Berkouk, ancien élève de l'X, et son professeur Pierre François, plus de 81 % des admis à Polytechnique au début des années 2010 avaient un père cadre ou ayant une profession intellectuelle supérieure. A l'inverse, les enfants d'ouvriers ou d'employés ne pesaient que pour 3,4 % dans les effectifs, alors qu'ils représentaient plus de 38 % de la population de cette classe d'âge.

AUCUN LITTÉRAIRE

Ce matin-là, quarante-trois lycéens, dont seulement sept filles, remplissent les rangées de chaises en bois. Aucun littéraire dans le lot. Vingt et un d'entre eux sont en terminale générale, avec comme spécialités sciences physiques et chimiques, mathématiques, sciences de la vie et de la terre ou numérique et sciences informatiques ; six suivent une terminale technologique tandis que seize sont inscrits en 1re générale, avec une spécialité scientifique. Leila, elle, ne sait pas encore ce qu'elle veut faire plus tard. Une école d'ingénieurs ? *« Pourquoi pas ?*, assure-t-elle. *Mais j'attends d'avoir plus d'informations pour prendre ma décision. »*

Nathalie Eymard, proviseure adjointe par intérim, demande le silence. *« Qui a déjà entendu parler de Polytechnique ? »,* lance-t-elle à la cantonade. Moins d'une dizaine de mains

DANS CES INSTITUTIONS D'ÉLITE, « LE RECRUTEMENT GÉOGRAPHIQUE, SOCIAL ET DE GENRE N'A QUASIMENT PAS ÉVOLUÉ AU COURS DES QUINZE DERNIÈRES ANNÉES »

JULIEN GRENET
directeur de recherche au CNRS

se lèvent dans la salle. Rien d'étonnant. Avec 338 boursiers sur 1 420 élèves, le lycée Monge est l'établissement qui compte le moins d'élèves issus d'un milieu social favorable à la réussite scolaire dans le département de l'Essonne.

Pas de quoi décourager Pierre-Antoine Mangoni, le jeune polytechnicien de 20 ans chargé d'animer la conférence. Décontracté, le jeune Corse, fils d'un couple d'ingénieurs territoriaux, commence en déroulant brièvement son parcours : collège et lycée publics à Ajaccio, bac scientifique option sciences de l'ingénieur, puis prépa MPSI au lycée Masséna, à Nice. *« En terminale, je sentais que je n'étais pas au maximum de mes capacités. Comme en plus, je ne savais pas trop ce que je voulais faire de ma vie, je me suis inscrit en prépa pour me challenger et me laisser le temps de trouver ma voie. Cela m'a permis d'apprendre à travailler beaucoup et de manière efficace. »*

Un investissement payant. Après un premier échec au concours et un redoublement volontaire, Pierre-Antoine a fini par être reçu à l'X en 2022. *« Il existe toutefois d'autres chemins possibles pour intégrer une école d'ingénieurs,* précise-t-il, pour ne pas décourager les troupes. *Les écoles postbac avec prépa intégrée, les licences en trois ans à l'université, mais aussi les bachelors, BTS et DUT. »*

EMBAUCHÉ EN SIX MOIS

Suivent quelques explications nécessaires sur le métier d'ingénieur. *« On a toujours du mal à définir ce qu'est un ingénieur et ce qu'il fait concrètement. C'est un scientifique généraliste qui sait avant tout réfléchir et résoudre des problèmes complexes. Assez reconnue en France, la formation pour le devenir permet de faire plein de choses très différentes et de trouver facilement du travail à la sortie. »* Les chiffres parlent d'eux-mêmes : 96 % des étudiants en école d'ingénieurs sont embauchés moins de six mois après avoir décroché leur diplôme, dans l'immense majorité des cas, en CDI, avec un salaire moyen de 2 900 euros brut.

Des murmures parcourent l'assemblée, puis très vite les questions fusent. *« Combien de temps durent les études d'ingénieurs ? »,* s'interroge un élève. *« Pourquoi as-tu choisi Polytechnique ? »,* s'enquiert un autre. *« Est-ce que tu vas faire le défilé du 14-Juillet ? »,* demande un troisième. Un nouveau doigt se dresse. *« Combien as-tu eu de moyenne générale au bac ? » « 18,47 !,* avoue l'étudiant, en toute modestie. *Mais j'avais beau avoir de très bonnes notes, je n'ai pas été pris dans les grands lycées parisiens. Inversement, ce n'est pas parce que vous n'avez pas de mention très bien au bac que vous ne pourrez rien faire derrière. »*

La séance de questions-réponses se termine. Elève en 1re générale, Azad en ressort ragaillardi. Jusqu'à présent, il n'envisageait pas Polytechnique, par crainte du coût. Maintenant qu'il sait que les études sont gratuites, ce fils d'ouvrier du BTP s'y verrait bien. *« Pour avoir une chance d'être admis, il va juste falloir travailler un peu plus »,* souligne-t-il.

Un argument qui ne convainc pas Nicolas Berkouk. *« En utilisant la rhétorique grandiloquente de la lutte contre l'autocensure, l'opération "Monge" fait croire aux élèves qu'ils sont maîtres de leur destin, alors que leur parcours scolaire dépend en grande partie de leur origine sociale et du lycée d'où ils viennent »,* rappelle-t-il. Pour réduire les inégalités scolaires, l'Ecole polytechnique aurait plutôt intérêt, d'après lui, à agir sur son concours, *« qui aujourd'hui favorise très clairement les élèves issus des grandes classes prépas. A commencer par Sainte-Geneviève, à Versailles, et Louis-Le-Grand, à Paris, qui mettent en place des préparations spécifiques au concours »*.

Les nombreux dispositifs d'ouverture sociale mis en place dans les autres grandes écoles à la suite de la charte de 2005 sur l'égalité des chances n'ont pas montré plus d'efficacité. *« Le recrutement géographique, social et de genre n'a quasiment pas évolué au cours des quinze dernières années »,* assure Julien Grenet, directeur de recherche au CNRS, professeur associé à l'Ecole d'économie de Paris et coauteur d'un rapport sur le sujet en 2021.

INSTAURER DES QUOTAS

Pour lui, la meilleure façon d'améliorer la diversité dans ces institutions d'élite serait de développer une politique nationale de quotas en ciblant les élèves socialement défavorisés qui ont une vraie chance de réussir. *« Si on met des polytechniciens face à des élèves en grande difficulté scolaire, non seulement le processus d'identification aura du mal à se faire, mais en plus on risque de créer de la violence symbolique »*, souligne Julien Grenet.

Elève en terminale générale 3, Tiago n'affiche qu'un modeste 11 de moyenne, mais avec deux parents dans l'éducation nationale, il compte bien poursuivre de bonnes études supérieures. Jusqu'à présent, il se voyait plutôt en école de commerce. Mais l'aura de Polytechnique semble désormais l'intéresser. *« C'est l'une des meilleures écoles de France,* assure-t-il. *Le prestige, ça compte quand même sur un CV. »* ●

ÉLODIE CHERMANN

L'université Bocconi, à Milan (Italie).
MARC CHAPEAUX/AGF FOTO/PHOTONONSTOP

BACHELOR À L'ÉTRANGER, LA STRATÉGIE PAYANTE DE LA JEUNESSE DORÉE

Bocconi à Milan, McGill à Montréal, Esade à Barcelone… ces formations en management font le plein d'étudiants français. A terme, la plupart intègrent une grande école de commerce, sans être passés par la prépa et Parcoursup

MILAN (ITALIE) - *envoyée spéciale*

Pour bien commencer la journée, rentabiliser votre pause déjeuner ou souffler après une intense journée de cours, laissez-vous tenter par quelques longueurs dans la piscine olympique. Vous pourrez même bénéficier des conseils personnalisés de Filippo Magnini, deux fois champion du monde du 100 mètres nage libre. Si le coach n'est pas disponible, fiez-vous au système de lampes LED installées le long des bassins : elles donnent un repère permanent sur votre allure.

Vous préférez le basket, le foot, le volleyball ? Vous êtes plutôt branché haltérophilie ? Aucun souci : le nouveau centre sportif de l'université Bocconi, à Milan (Italie), s'étend sur 17 000 mètres carrés et répond à toutes les envies sportives. Il comporte même une piste d'athlétisme surélevée. Matchs et entraînements sont diffusés en streaming, les parents peuvent ainsi suivre à distance les prouesses de leurs enfants. En janvier 2023, la piscine flambant neuve de la Bocconi accueillait l'équipe américaine de waterpolo de Harvard dans le cadre d'un « friendly match ».

En tribune, 600 personnes ont chanté les hymnes nationaux de leurs équipes respectives et observé les chorégraphies des pom-pom girls. Le gymnase est la pointe de diamant du campus de la Bocconi, un projet à 150 millions d'euros conçu par la prestigieuse agence japonaise d'architecture SANAA. Inauguré fin 2019, le nouveau siège de l'université italienne s'étale sur près de 35 000 mètres carrés. La piazza del Duomo, cœur de Milan, est à quinze minutes en tramway, et le quartier des *navigli* (« canaux »), où les jeunes aiment se retrouver en soirée, à quelques minutes à pied. De quoi séduire de nombreux talents, à commencer par les Français, première nation en termes de candidatures à la Bocconi, et deuxième nationalité la plus représentée en bachelor, avec 158 inscrits en 2022-2023 sur 1 842 étudiants étrangers.

13 000 EUROS L'ANNÉE

Rosalie Perrin, 19 ans, a préparé son dossier de candidature pour l'université italienne dès la fin de sa 1re, au lycée français de Shanghaï (Chine) : *« Au mois de novembre, j'ai su que j'étais prise. J'ai donc pu échapper à Parcoursup, ainsi qu'à la prépa, pour le même résultat : à l'issue du bachelor, on a la possibilité d'entrer à HEC ou à l'Essec sans devoir mettre notre vie sociale entre parenthèses pendant deux ans. »*

Côme Charignon, 19 ans, a rejoint la Bocconi après avoir obtenu son baccalauréat au lycée français de New Delhi (Inde) : *« Je voulais étudier le business, mais le mode d'apprentissage de la prépa, très théorique, et laissant peu d'autonomie aux étudiants, ne me convenait pas. Ici, on vient pour les études, mais aussi pour tout ce qu'il y a autour. Je vis seul, je m'épanouis en tant qu'individu. »* Son camarade Jules Crevola, 20 ans, ne dit pas autre chose : *« Milan, c'est une petite ville où l'on se déplace facilement, et elle est très bien reliée à la France, à la Suisse et au reste du pays. Si on veut avoir des bonnes notes, il faut travailler, les examens sont durs, mais ce n'est pas trop compliqué non plus. Je conseille à 100 %. »*

Solène Pinatel, 20 ans, a convaincu ses parents, inconditionnels de la prépa, à payer ses frais d'inscription pour la Bocconi, qui s'élèvent à 13 000 euros l'année : *« C'est un investissement sur le long terme. La plupart des Français ici intègrent, en master, les grandes écoles de commerce parisiennes »,* explique la jeune femme. L'université milanaise a beau proposer un système de bourses, elle reste majoritairement plébiscitée par la jeunesse dorée : *« Mes camarades sont essentiellement des fils d'expats ou d'anciens élèves des grands lycées parisiens »,* note Marguerite Lebannier, qui rejoindra l'Essec à la prochaine rentrée, après un bachelor à la Bocconi.

Les étudiants français qui obtiennent un diplôme de premier cycle universitaire à l'étranger peuvent en effet intégrer une école de commerce par le biais l'admission parallèle internationale, qui consiste à déposer un dossier de candidature, se soumettre à un test d'aptitude type GMAT ou TAGE MAGE, à un test d'anglais, et enfin à un entretien. Mais encore faut-il connaître cette voie. *« En France, on ne jure que par la prépa, les lycées nous poussent vers cette voie »*, souligne Rosalie Perrin. *« Les conseillers d'orientation ne nous parlent pas de l'étranger »*, abonde Jules Crevola. Le jeune de 20 ans a vécu en Pologne, en Italie et au Portugal avant de rejoindre la Bocconi. A la prochaine rentrée, il intégrera HEC Paris, dans le cadre du double diplôme avec l'Ecole polytechnique.

« LA CLASSE PRÉPA, C'EST UN CONCEPT FRANCO-FRANÇAIS »
FRANCESCO BILLARI
recteur de la Bocconi

« En France, la trajectoire de l'élite reste très focalisée sur l'Hexagone. La classe prépa, c'est un concept franco-français. Les jeunes qui ont eu des expériences à l'étranger ou qui ont des aspirations internationales vont privilégier des cursus plus ouverts », analyse Francesco Billari, recteur de la Bocconi. En moyenne, une candidature sur sept se conclut par une admission à la Bocconi : *« Les étudiants se basent souvent sur les classements internationaux »*, poursuit M. Billari. A la Bocconi, classée 4e meilleure business school dans le dernier palmarès établi par le *Financial Times*, la plupart des cours sont en anglais, et un quart des enseignants ne sont pas italiens. L'université milanaise a même recruté l'ancien directeur de l'Ecole normale supérieure (ENS-PSL) Marc Mézard, s'enorgueillit M. Billari : *« Cette ouverture à l'international est capitale pour les formations en économie, qui doivent avoir une approche globalisée, si elles veulent rester compétitives. »*

HEC Paris fait face à un afflux de candidatures d'étudiants au parcours international, note Brice Rabourdin, directeur exécutif stratégie et développement des programmes pré-expérience de l'école : *« Ils sont bien plus nombreux qu'il y a ne serait-ce que cinq ans à partir en bachelor à l'étranger postbac, principalement à Bocconi en Italie, à l'Esade et à l'IE en Espagne ou à McGill au Canada. »* Contactée par *Le Monde*, l'université canadienne révèle que la France est le troisième pays d'origine des étudiants internationaux. L'Esade, à Barcelone, accueille actuellement 103 étudiants français, à savoir 120 % de plus qu'en 2019. Les Français représentent 13 % de la totalité des effectifs qui se sont inscrits en 2022 dans la business school espagnole. HEC ouvre grandes ses portes aux jeunes qui ont opté pour la mobilité internationale : *« Ces étudiants ont un parcours moins linéaire, ont découvert une autre culture. C'est une source de richesse et de diversité sur le campus. C'est pourquoi notre recrutement en admission parallèle est très fortement centré sur l'international »*, affirme Brice Rabourdin.

Au lycée Louis-le-Grand, à Paris, la part d'élèves qui optent pour une formation postbac en économie ou commerce à l'étranger reste mineure (entre 10 et 20 sur 300), mais augmente, note Louis Bianco, proviseur du renommé lycée parisien : *« Les jeunes sont très attirés par ces cursus à l'étranger. On n'y fait pas obstacle, on a même une professeure chez nous qui les aide à monter leur dossier. »*

IMMERSION COMPLÈTE

Depuis le Brexit, le Danemark et l'Espagne attirent de plus en plus de candidatures, constate Alain Joyeux, président de l'Association des professeurs des classes préparatoires économiques et commerciales (Aphec) : *« L'Esade Business School de Barcelone investit les salons de l'enseignement supérieur à Paris pour faire sa promotion. HEC Montréal dispose d'un bureau à Paris et leur communication est très agressive. »*

A l'Essec, les candidats en admission parallèle sur titre international doivent prouver une véritable immersion dans la culture étrangère, souligne Emmanuelle Le Nagard, directrice académique du programme Grande école : *« On préfère un étudiant qui a fait son bachelor dans une discipline autre que le management, sinon son profil sera trop proche de celui qui a fait une classe préparatoire. »*

Le « modèle » du bachelor à l'international a tout de même quelques angles morts, outre son coût prohibitif. Alain Joyeux invite donc à la prudence : *« Quand on a 17 ans, on n'a pas forcément la maturité pour s'exiler. Le phénomène reste certes marginal, on parle d'un ou deux élèves en terminale, mais en progrès dans un certain milieu social et dans les grands lycées parisiens. Parmi les jeunes qui partent, il y en a qui reviennent au bout de six mois, car ils n'ont pas su s'adapter. »* A la Bocconi, cette année, deux étudiants français sont rentrés chez eux, raconte Rosalie Perrin, vice-présidente de l'association des étudiants français de l'université italienne : *« Ils suivent leurs cours depuis Paris, à distance, et ne reviennent à Milan que pour les périodes d'examen. On est 140 élèves dans une classe, il y a beaucoup d'Italiens, ce n'est pas toujours facile de s'intégrer. »* ●

MARGHERITA NASI

ICN
CREACTIVE
BUSINESS
SCHOOL

VOUS ÊTES UN1QUE

ICN EST ÉGALEMENT **UNIQUE** !
AVEC SA PEDAGOGIE
ARTTECHNOLOGYMANAGEMENT
ET SES COURS INTERACTIFS
UTILISANT LES **LEGO ®** !

AFTERWORK **PORTES OUVERTES**

NOUVEAU CAMPUS
PARIS LA DÉFENSE

MERCREDI **15 FÉVRIER**
17H-22H INSCRIPTION

VOITURIEZ & OBRINGER

Paris • Nancy • Berlin

ASSOCIATION OF MBAS ACCREDITED · EFMD EQUIS ACCREDITED · AACSB ACCREDITED

icn-artem.com

V1

UNE FORMATION POUR APPRENDRE À **S'ENGAGER**

L'Essec et CY Cergy Paris Université ont créé, à la rentrée 2022, un cursus centré autour des questions de transitions écologiques et sociétales

Au Learning Planet Institute, à Paris, le 20 octobre 2022. ANTONIN WEBER/HANS LUCAS

Dans les couloirs du Learning Planet Institute, dans le 4e arrondissement de Paris, rattaché à l'université Paris Cité, elle ne passe pas inaperçue avec sa flamboyante chevelure rousse, son pull vert pomme et sa personnalité affirmée. A 19 ans, Louise ne s'habille qu'en friperie, ne mange plus de viande et passe une partie de son temps libre à faire du bénévolat. Pour être en accord avec ses convictions, la jeune femme originaire de l'Oise a choisi d'intégrer le Bachelor Act. Un nouveau cursus postbac proposé, depuis la rentrée 2022, par l'Essec et CY Cergy Paris Université pour apprendre à conduire des projets au service des transitions écologiques, citoyennes et sociétales.

Composée de 1800 heures dont un semestre à l'étranger, la formation, qui délivre un grade de licence, comprend à la fois des sciences naturelles pour aider les étudiants à comprendre les liens entre le climat, l'activité humaine et le vivant, et des sciences sociales (sociologie, économie, politique, psychologie, philosophie…) pour leur permettre plus tard d'agir à l'échelle des sociétés et des organisations. Sont également intégrés au programme des cours de sciences de gestion (stratégie, management, finance, comptabilité, marketing, science de la décision…) et de sciences appliquées (outils informatiques, numériques et travail collaboratif).

« La conviction est un moteur indispensable pour s'engager en faveur de la cause environnementale », souligne Aymeric Marmorat, directeur exécutif du Bachelor Act. *« Mais cela ne suffit pas. Les défis auxquels la société est aujourd'hui confrontée – le renforcement des inégalités, le réchauffement climatique, la montée des extrémismes… – nous obligent à transformer nos organisations, ce qui nécessite tout un tas de savoirs, de savoir-faire et de savoir-être. »* Son ambition, avec le Bachelor Act, est d'inculquer aux jeunes à la fois une bonne connaissance des enjeux socio-environnementaux et une capacité à faire travailler ensemble toutes sortes de profils autour d'un projet commun.

Au total, 104 étudiants ont candidaté cette année. *« Lors de la première sélection sur dossier via Parcoursup, on a regardé non seulement le niveau académique des élèves, mais aussi leurs motivations et leurs engagements, que ce soit dans un club sportif, une association ou au sein de leur famille »*, explique Aymeric Marmorat. Les candidats admissibles ont alors été soumis à un entretien de motivation de quarante minutes. A l'issue duquel 31 ont été retenus, dont 75 % de filles.

DÉVELOPPER UN REGARD CRITIQUE

Ce jeudi matin, les heureux élus doivent présenter, avec un regard critique, en petits groupes, une piste de solution répondant à un enjeu de durabilité, en cinq minutes chrono. Debout devant toute la classe, Louise jette un dernier coup d'œil à ses notes et commence son exposé. *« Nous allons vous parler ici de la voiture électrique »*, annonce-t-elle, le doigt sur la télécommande du vidéoprojecteur. *« La voiture électrique fonctionne grâce à une batterie rechargeable à l'aide d'une prise ou d'une borne de recharge. Ses avantages ? Elle n'émet pas de polluants dans l'air et pas de CO_2, elle est silencieuse, économique à l'utilisation et nécessite peu d'entretien. »* Sareja embraye sur les inconvénients. *« Pour fabriquer les moteurs électriques, il faut extraire des terres rares, un ensemble de métaux exploités principalement en Chine au prix d'une pollution énorme »*, explique-t-elle, les yeux rivés sur son cahier. Le chronomètre touche à sa fin. Une salve d'applaudissements résonne dans la salle. *« Votre présentation était très jolie »*, félicite Léo Houdebine, ingénieur pédagogique au Learning Planet Institute. *« Attention, en revanche, vous avez oublié d'exposer le problème auquel vous vous attaquez, et les informations que vous donnez ne s'appuient pas toujours sur des sources fiables. »*

A l'image de ce cours, toute la pédagogie du Bachelor Act s'inspire de la Team Academy en Finlande, une formation à l'entrepreneuriat fondée sur le travail en équipe et l'apprentissage par l'action. Au cours du second semestre, les étudiants du Bachelor Act vont ainsi mener un diagnostic sur le territoire de Cergy-Pontoise (Val-d'Oise), avec des préconisations pour accompagner les habitants dans la transition écologique. Plus tard, ils seront amenés à organiser une mobilisation citoyenne autour d'une cause et à monter un projet d'entreprise sociale. *« Le but est*

LES ÉTUDIANTS SERONT AMENÉS À ORGANISER UNE MOBILISATION CITOYENNE AUTOUR D'UNE CAUSE

d'ancrer la formation dans le réel afin d'en faire une expérience professionnalisante », insiste Aymeric Marmorat.

Mais ce type d'apprentissage a un coût : 9 000 euros par an. Pour garantir une diversité sociale, tous les boursiers, cette année, sont exonérés de frais de scolarité, soit 40 % de la promotion. Maël, 18 ans, a beau faire partie des bénéficiaires, il n'en reste pas moins mal à l'aise avec cette question de prix. *« Pour moi, ça pose quand même un problème d'inclusion »*, témoigne le jeune homme qui a passé une partie de son enfance en Indonésie, où beaucoup d'enfants n'ont pas accès à l'éducation. *« Un comble pour une formation axée sur les discriminations. »*

Fille d'un technicien de maintenance et d'une directrice commerciale, Louise, elle, a dû contracter un emprunt pour financer ses études. *« Au départ, j'étais un peu stressée à l'idée de m'inscrire dans un parcours qui n'avait pas encore fait ses preuves*, reconnaît-elle. *Même si les marques Essec et CY Cergy Paris Université étaient pour moi des gages de qualité, j'avais le sentiment de faire un grand saut dans l'inconnu. »* Aujourd'hui, avec le recul, elle ne regrette pas du tout son choix. *« Avoir à la fois des cours théoriques et du terrain nous permet d'acquérir des connaissances sur tous les sujets. »* A la sortie, Louise se verrait bien devenir lobbyiste… *« ou présidente de la République »*, dit-elle avec malice. *« Mettre en place de nouvelles lois, c'est le moyen le plus concret aujourd'hui d'avoir un maximum d'impact sur la société. »* ●

ÉLODIE CHERMANN

La revanche des bacs pro en classe prépa

La filière professionnelle peut accéder en trois ans aux concours des grandes écoles

LYON - *envoyé spécial*

Le professeur de philosophie a des allures de corsaire, crâne lisse, boucles d'oreilles dorées et sourire rusé. Cet après-midi de janvier, Denis Guillec fait face à Roselina, Tom, Abdelkbir, Francine et les dix autres élèves de la classe préparatoire aux grandes écoles (CPGE) destinée aux élèves titulaires d'un bac professionnel du lycée Ampère, à Lyon. « CPGE » et « bac pro », certains pourraient croire à un oxymore, mais l'heure n'est pas à la rhétorique, elle est à la philo : *« Descartes distingue les âmes basses et les grandes âmes, ces dernières n'attendent pas le bonheur de l'extérieur, car même dans l'adversité, elles sont capables de le construire »*, expose l'enseignant, indiquant à ses élèves un chemin qui, il y a peu, ne leur était pas promis.

L'assiduité n'a pas toujours été le point fort des étudiants de M. Guillec. Beaucoup ont eu un parcours scolaire chaotique, comme Nassim Boussaid, 19 ans, qui n'a *« pas trop »* de souvenirs des cours de mathématiques dispensés au collège. Par contre, les heures de colle, oui, il s'en souvient bien. *« J'ai toujours été à l'école avec l'idée de m'amuser, travailler n'a jamais été sur ma liste. »* Son orientation en fin de 3e est compliquée. « *J'ai candidaté auprès d'un lycée qui voudrait bien de moi »* malgré un dossier scolaire *« pas ouf »* dit-il. *« Contre toute attente »,* il est accepté en bac pro métiers du commerce au lycée Casanova, à Givors.

Au lycée, l'adolescent s'assagit – *« j'en ai eu marre de faire rire les gens »*. Comme la plupart de ses camarades, il pense *« finir »* dans un BTS. Mais Hélène Duhamel, sa prof principale, lui parle d'une autre voie : une classe préparatoire aux grandes écoles économiques et commerciales, voie professionnelle (ECP). Il postule et le lycée Ampère, qui a ouvert cette classe à la rentrée 2022-2023, l'accueille.

Il existe en France quatre classes préparatoires ECP. Le premier établissement public à avoir ouvert sa porte aux bacheliers de la filière pro est le lycée René-Cassin de Strasbourg, en 2010 ; il a été suivi par le lycée Jean-Perrin à Marseille et celui de la Venise-Verte, à Niort. *« Ces classes sont un outil qui permet de lutter contre ce déterminisme social qui pénalise nos jeunes issus de baccalauréats professionnels »*, décrit Grégory Mitilian, professeur d'économie à Marseille. Un sérieux coup de pouce gratuit pour pouvoir tenter de faire un grand saut des filières courtes à la « voie royale ».

Les élèves de prépa ECP disposent de trois années avant de pouvoir prétendre à passer les concours d'entrée aux grandes écoles de commerce. Soit une année de plus que les prépas traditionnelles. *« La première année est celle de la mise à niveau*, explique Jean-Yves Le Bouedec, directeur délégué aux formations professionnelles et technologiques au lycée Ampère. *Le niveau académique des élèves est faible, nous repartons des bases, en langues, en mathématiques, en français. »* La culture générale, la curiosité, l'expression orale et écrite sont également le socle nécessaire, pour pouvoir être compétitif dans les concours d'accès aux écoles de commerce. L'enjeu majeur de cette première année est pour les élèves d'apprendre à apprendre. *« On nous demande de nous organiser, de la rigueur, de l'approfondissement »*, témoigne Nassim. Un nouveau monde et une opportunité.

Les candidats ne se bousculent pourtant pas à l'entrée des classes prépas ECP. A Lyon, 24 places étaient ouvertes sur Parcoursup en janvier 2022. Le lycée reçoit 80 candidatures. *« Nous ne sélectionnons pas forcément les meilleurs élèves, mais ceux qui montrent une réelle appétence pour des études longues »*, assure Yves Le Bouedec. Les notes dans les matières principales, l'appréciation du chef d'établissement et la lettre de motivation sont également examinées. Résultat, à la rentrée de septembre, 8 places n'étaient pas pourvues. Le déficit est encore plus marquant à Niort : ils étaient 5 à faire leur rentrée cette année, alors que la classe est calibrée pour 24 élèves.

« UNE NOUVELLE VIE »

« Cette filière est méconnue des élèves, des parents mais également des professeurs », regrette Aline Mousset, professeure d'économie, droit et management, à Niort. Les responsables des ECP se démènent pour faire connaître leur cursus et prouver aux lycéens que la prépa est à leur portée. Il faut convaincre. *« C'est une formation contre-intuitive pour les lycéens comme pour leurs enseignants du secondaire*, analyse Arnaud Grégoire, professeur d'économie et de droit, à Strasbourg. *Ces élèves ont eu de grandes difficultés au collège et leurs profs au lycée ont travaillé trois ans pour les remotiver. Il y a certainement une appréhension à les remettre dans un cursus qui peut les plonger à nouveau dans l'échec. »*

La marche est parfois trop haute. A Lyon, ils étaient 16 étudiants à inaugurer cette première année ; après un semestre, deux d'entre eux ont quitté la classe. Au lycée René-Cassin à Strasbourg, on compte environ 50 % d'abandons sur les trois années. *« Mais il ne s'agit pas d'échecs »*, précise Arnaud Grégoire. Les classes ECP ont une convention avec leurs universités locales qui, en cas de décrochage, permet aux étudiants de rejoindre une licence en économie gestion ou de se réorienter vers un BTS. La prise de risque est minimale pour les volontaires, la prépa est juste une chance à saisir.

C'est aussi une revanche. *« La plupart des élèves qui se retrouvent en bac pro ne l'ont pas choisi »*, rappelle Abdelkbir Benadoud, 19 ans, élève en classe prépa au lycée Ampère. Les élèves racontent *« un sentiment d'infériorité »*, « *un déclassement »* et le revirement ressenti lorsqu'ils sont acceptés en classe préparatoire. *« C'est une chance*, témoigne Roselina Roux, 18 ans, bachelière du lycée français de Tananarive, à Madagascar, *une nouvelle vie. »*

Ouvrir des places en ECP, « *c'est donner des perspectives à des jeunes qui sont déjà cabossés de la vie et qui ont néanmoins un vrai potentiel »*, observe Philippe Grand, proviseur de la cité scolaire Ampère. La quasi-totalité des élèves qui vont au bout de leurs cursus intègrent une école, et parfois parmi les plus prestigieuses. L'EM Lyon a mis en place un partenariat avec la prépa Ampère pour les accompagner. *« Les grandes écoles s'ouvrent à de nouveaux profils, ceux qui ont dû fournir le double d'efforts pour réussir car ils ne partent pas de la même ligne d'horizon sociale »*, souligne Christine Di Domenico, professeure d'économie dans la grande école de management. Des jeunes assez forts pour sortir de la catégorie dans laquelle ils ont été vite rangés. René Descartes saluerait ces grandes âmes. ●

ÉRIC NUNÈS

GASTRONOMIE

FERRANDI, À L'ÉCOLE DES « FOODPRENEURS »

Une nouvelle génération d'entrepreneurs de la restauration s'inspire des codes de l'époque : circuit court, réseaux sociaux et identité culinaire

Regroupés autour d'un plan de travail, les jeunes membres de la brigade reçoivent les dernières instructions. *« Soyez bien prêts à 11 h 50 tapantes. J'aimerais aussi plus de respect du silence dans les cuisines durant le service, c'est important »*, les briefe leur cheffe de cuisine du jour, Juliette Coignet, 20 ans. Aux fourneaux et au coin pâtisserie, uniquement des étudiants, en troisième année de formation à l'école de cuisine Ferrandi, à Paris. Ce midi-là, près de soixante couverts les attendent pourtant bel et bien, au sein du restaurant d'application de l'école. Entièrement transformé, de la décoration au menu, celui-ci a été rebaptisé « En soi », le nom du concept original imaginé par des élèves de la promotion.

C'est le clou de fin de cursus de ce bachelor « arts culinaires et entrepreneuriat » qui, dispensé aussi à Rennes et Bordeaux, entend former les têtes pensantes de la restauration de demain. Ses étudiants ont planché durant plusieurs semaines sur la création de concepts de restaurants inédits, formulé des « business plans », pour ensuite leur donner vie le temps de quelques jours.

Pour ce premier concept, les élèves proposent d'aller à la redécouverte des épices, en sublimant la plante initiale brute souvent oubliée. Baies, écorces, fleurs… Ces végétaux séchés, qui donnent naissance à nos poudres colorées, sont exposés dès l'entrée du restaurant, et les clients invités à les sentir, les toucher, avant de déguster leur plat.

« On voulait proposer une expérience sensorielle complète, explique Barbara Mazaud, 22 ans, qui a bifurqué sur le bachelor à Ferrandi après deux années de médecine. *C'est devenu nécessaire d'ajouter ce type de valeur ajoutée pour se démarquer : c'est quelque chose qu'on nous rappelle pour le jour où on voudra lancer nos propres affaires. »* Ici, c'est ce à quoi aspirent la quasi-totalité des élèves et représente une coloration centrale de la formation. En plus de l'apprentissage des fondamentaux de la cuisine sont dispensés des cours de gestion, de marketing ou de « créativité », avec une idée : commencer à constituer son « identité culinaire ».

« J'aime souvent dire que nous formons des "chefs-chefs", amenés à devenir à la fois chef de cuisine et chef d'entreprise », explique Christophe Haton, Meilleur Ouvrier de France, qui supervise la mise en application des business plans des élèves. Les termes ont toutefois changé en quelques années. Dans les cuisines, les élèves, smartphone à la main, filment leurs préparations en plan serré, pour les poster sur les réseaux sociaux. Ils s'efforcent de rester à l'écoute des tendances culinaires – les *« trends »*, disent plutôt certains élèves – devenues une mode à part entière. Nécessaire pour qui, comme nombre d'entre eux, s'imagine intégrer le monde des « foodpreneurs », ces nouveaux entrepreneurs de la restauration.

A l'école, les futurs professionnels épient ces parcours ascensionnels, de jeunes noms de la cuisine aux concepts qui captent l'air du temps et savent se tailler la part du lion dans des revues comme celle du guide Fooding. Du bachelor entrepreneuriat de Ferrandi, sélectif (plus de 400 candidats pour 180 places en première année sur les trois sites) et onéreux (13 500 euros par an), sont d'ailleurs sortis des noms qui se démarquent aujourd'hui dans le nouvel univers de la « food ». C'est le cas de Manon Fleury, ancienne cheffe du Mermoz et passionnée de cuisine végétale, qui s'illustre aujourd'hui dans des restaurants « pop-up » éphémères, ou encore de la cheffe écoresponsable Chloé Charles, passée aussi par « Top Chef », qui vient d'ouvrir un restaurant uniquement privatisable.

« On ne se lance plus comme avant dans la restauration », observe Virginie Brégeon de Saint-Quentin, qui enseigne le marketing culinaire notamment à Ferrandi sur le site de Rennes. *« Par le passé, on avait un restaurant, dont on héritait potentiellement de sa famille, qui était soit un café de village, une brasserie ou un restaurant gastronomique. Aujourd'hui, les modèles sont multiples et souvent s'hybrident : on va avoir des restos épiceries, des restos gastro avec un côté tapas, de la street-food avec des produits locaux. Il faut être capable de créer une marque identifiable, avec une force de frappe sur les réseaux sociaux »*, détaille l'enseignante-chercheuse.

LIEUX « INSTAGRAMABLES »

C'est donc une école de commerce, l'ESCP, qui est le partenaire du bachelor de Ferrandi. Les cursus de cuisine et de commerce tendent désormais à se croiser pour penser des lieux aux services branchés, au concept léché et proposant une « expérience globale » – jusqu'aux produits dérivés que le client peut emporter. *« Jusque-là plus proche de l'artisanat, la restauration est devenue un business à part entière. Avec des success stories, comme la chaîne Big Mamma créée par des diplômés de HEC : elle est la star des élèves en bachelor à Ferrandi,* souligne Virginie Brégeon de Saint-Quentin. *Elle propose une dimension expérientielle, celle de la trattoria à l'italienne, avec des décors exceptionnels. On va aujourd'hui au restaurant comme on ferait une sortie culturelle, alors il faut un effet "waouh !" à tous les étages. »*

Des incubateurs business et culinaire se sont lancés ces dernières années, comme La Frégate, à Paris. Bien souvent, les nouveaux concepts se construisent autour de la promesse d'une certaine « authenticité », plus ou moins fabriquée. Restaurant « comme chez mamie », réinvention des bistrots d'antan avec chaises dépareillées et tables en Formica vintage (mais plats vegan ou sans gluten), renouveau fantasmé des routiers, en centre-ville et à des kilomètres de toute voie de circulation… Dans *No Fake* (Arkhe, 2019), le journaliste et essayiste Jean-Laurent Cassely décortique ce phénomène visible de la restauration fondé sur un *« marketing du vrai »* et une obsession nostalgique, qui tend bien souvent à gentrifier des concepts anciens et populaires.

Dans cette nouvelle *« disneylandisation »* de la restauration, telle que l'auteur la décrit, le visuel est roi. Ceux qui se lancent dans l'univers de la food ont bien compris la nécessité de concevoir des lieux « instagramables » de l'assiette au plafond. *« Les réseaux sociaux sont le meilleur moyen de se faire connaître, mais aussi de faire passer des messages, son identité »*, estime Marie Gatouillat, 20 ans, dans les cuisines de Ferrandi. Pour l'étudiante, les cours du bachelor ne sont toutefois pas assez poussés sur cet enjeu : elle a choisi de réaliser son stage de fin de cursus dans le département de marketing culinaire d'une affaire florissante en Suisse. A terme, elle aimerait lancer son service d'envoi de box alimentaires.

DU LOCAL À LA CHAÎNE

Une autre tendance de fond se dégage, qui séduit autant les étudiants que le secteur en général : *« Celle de la cuisine ancrée dans son territoire, avec des produits locaux et la valorisation d'un patrimoine culinaire un peu oublié,* observe Virginie Brégeon de Saint-Quentin. *C'est malin, cela permet au foodpreneur de se raconter lui-même à travers l'attachement à une région. On a souvent dans les business plans à Ferrandi, des élèves qui veulent créer une ferme-auberge, ou un restaurant végétal avec les produits d'où ils viennent. Ils sont très demandeurs et poussent les formations dans leurs retranchements. »*

Prune Desplanques, étudiante de 20 ans, est très sensible au sujet de l'alimentation locale et durable, elle qui, en Normandie, a goûté toute son enfance les fruits issus du verger familial. A la sortie du bachelor, la cuisinière souhaite intégrer le master « boire, manger, vivre » de Sciences po Lille, pour acquérir une connaissance fine de ces enjeux. *« Je me dis que ça me permettra d'apporter une expertise novatrice et alignée sur mes envies »*, souligne la jeune femme, qui rêve de lancer un restaurant boulangerie.

L'aspiration au circuit court revient, ce matin-là à Ferrandi, dans toutes les bouches : reflet à la fois des convictions d'une génération plus sensibilisée à ces enjeux et d'un constat pragmatique qui colle, aujourd'hui, à une demande des consommateurs. Des écoles se sont même positionnées directement sur ce créneau, comme la Source Foodschool (qui propose de former à une cuisine éthique et écoresponsable). *« Mais sur cette base, les projets de sortie sont très différents selon les élèves : certains désirent reprendre la ferme familiale et s'inscrire dans un projet local non réplicable, quand d'autres se positionnent tout de suite comme des chefs d'une future chaîne de restaurants »*, constate Virginie Brégeon de Saint-Quentin.

En sortant sa glace de butternut de la sorbetière, Arthur Praszalowicz explique vouloir poursuivre en master en école de commerce, pour peaufiner ses cours de finance. Le jeune homme, dont le grand-père était aussi cuisinier, a pour projet de monter une chaîne de fast-food avec des produits en circuit court. *« Je crois qu'on peut concurrencer les grands géants américains, en apportant de la qualité »*, souligne l'étudiant. Après des expériences difficiles en stage, il raconte aussi vouloir impulser de nouvelles conditions de travail. *« La brutalité du management, ou le sept jours sur sept sur le pont, sans pouvoir voir sa famille, on peut le changer »*, est-il convaincu. Une jeune génération prête à venir bousculer son secteur. ●

ALICE RAYBAUD

« J'AIME SOUVENT DIRE QUE NOUS FORMONS DES "CHEFS-CHEFS" »

CHRISTOPHE HATON
formateur à Ferrandi

SPORT

LE SKATE SE FÉMINISE

Longtemps réputée dangereuse, la pratique séduit de plus en plus de jeunes femmes, qui y trouvent un espace de liberté et de solidarité

Maud enfile sa tenue de skate, casque et protections. Sur le béton, des jeunes skateuses la saluent d'un « check » du poing et s'encouragent d'un *« On est là pour toi ! »* lorsque l'une d'elles fonce dans la pente d'un « snake bowl », une cuvette profonde et incurvée. A 27 ans, cette doctorante en sociologie s'est mise au skate pendant le premier confinement et fréquente assidûment le vaste skatepark couvert installé en lisière du 18e arrondissement de Paris, qui fait partie, cela ne s'invente pas, du complexe sportif des Fillettes. C'est là qu'a lieu chaque mardi un cours de skate féminin, donné par une association, Realaxe.

Si la moyenne d'âge dans l'association se situe entre 25 et 30 ans, de jeunes pratiquantes comme Thelma et Jeanne, 14 ans, s'entraînent pour des compétitions en répétant une, deux, trois fois des « boardslides », une figure qui consiste à sauter avec sa planche perpendiculaire sur un rail métallique, puis à glisser dessus sans tomber. Elles sont venues, il y a deux ans, avec une copine et ne sont jamais parties.

Une tout autre expérience que celle vécue par Claire Barbier-Essertel, ex-championne de France dans les années 1990, qui se souvient : *« J'ai vu des garçons faire du skate et j'ai trouvé ça joli. Je ne savais pas qu'il n'y avait pas de filles. »* On est en 1996 à Saint-Etienne et elle grimpe sur une planche pour la première fois. Elle a 16 ans, se retrouve rapidement en compétition, mais aux championnats de France elles sont seulement trois filles.

PREMIÈRE « BOARD »

Depuis, les skateuses ont gagné du terrain : la Fédération française de roller & skateboard comptabilise désormais 1660 licenciées et 4179 licenciés de skate. *« Il y a une grosse différence avec la situation d'il y a dix ou quinze ans, avec un gros boom de la pratique féminine »*, confirme Claire Barbier-Essertel. Un engouement qui va de pair avec l'essor des sports de glisse urbaine – trottinettes, BMX et autres rollers –, déjà bien installés sur les trottoirs.

Certaines pratiquent aussi le surf ou le snowboard, d'autres ne sortent plus sans leur skate pour se déplacer, se changer les idées, par goût pour l'adrénaline ou les figures techniques. Nombreuses sont les jeunes femmes à avoir abandonné, avant de redécouvrir leur pratique. *« Ma première "board"* [planche]*, je l'ai eue à 11 ans. Mais mon voisin se moquait de moi, du coup j'ai arrêté »*, se souvient Camille, 29 ans, graphiste pour le magazine de skate féminin *Mag de Zine*. Il faudra attendre plusieurs années pour qu'elle remonte sur sa planche : le déclic a lieu à New York, en fréquentant un collectif de skateuses. *« Avant ça, je n'avais jamais vu de skateuses pros. Cela m'a fait un choc. Une grosse colère s'est réveillée en moi. Si j'avais su que ces filles existaient, je n'aurais pas eu la même vie. »*

L'histoire de la planche à roulettes, mise au point par des surfeurs californiens dans les années 1950, est masculine. *« Mais il ne faut pas oublier qu'il y a toujours eu des femmes, dès le début »*, nuance Mélodie Cissou, étudiante en master « réalisation documentaire » à l'université Paris-VIII Vincennes-Saint-Denis et spécialiste du skate féminin. *« Patti McGee a été la première championne aux Etats-Unis* [en 1964]*. Malheureusement, on l'a envoyée vendre des skates dans des centres commerciaux, pendant que les hommes se professionnalisaient. »* D'abord marginale, cette nouvelle sociabilité urbaine fédère les plus jeunes dans les années 1970 et s'exporte en France, avant de connaître un passage à vide dans les années 1980. Mal vue, la pratique du skate est alors associée aux nuisances sonores, à la dégradation du mobilier urbain, à l'insécurité et à une régression infantile.

UN ESPACE PUBLIC GENRÉ

« Quand le skate a perdu son image voyou et est devenu cool, dans les années 2010, c'est devenu un sport de mode. On a même vu des filles en talons sur des skates, chez des marques de luxe », contextualise Mélodie Cissou. La culture populaire, longtemps saturée de mâles hirsutes aux genoux écorchés – chez les cinéastes Larry Clark ou Gus Van Sant –, laisse la place à d'autres représentations, celles de filles frondeuses arpentant le bitume en baggy, comme dans la série new-yorkaise *Betty* (2020).

Sur les réseaux sociaux, des influenceuses ont également ouvert la voie et suscité des vocations, comme Manon Lanza, du compte Instagram @allonsrider (près de 200 000 abonnés). *« J'ai regardé ses vidéos pour grands débutants sur YouTube et c'est comme ça que j'ai commencé »*, explique Lucie, 34 ans, membre du collectif de skate Queerland Saint-Brieuc, qui rassemble femmes et personnes LGBT+. *« Sur les réseaux sociaux, il y a de vraies stars qui aident à visibiliser les jeunes filles. On a besoin de modèles, de références, et plus il y en a, plus on ose »*, analyse Camille, chez *Mag de Zine*.

Dans la pratique de la « courbe » (des structures incurvées) en skatepark, comme du « street » dans la rue, les skateuses composent avec un espace urbain fortement genré. *« Ce que le skate produit dans l'espace public, ce sont des zones d'exclusivité masculines,* analyse Chris Blache, anthropologue urbaine et cofondatrice du think tank Genre et ville. *Les jeunes femmes ont plus de mal à aller vers ces espaces car elles ne se sentent pas légitimes. Il faut les sanctuariser avec des temps non mixtes et les aider à se désinhiber. »* Des infrastructures mieux conçues, pour être accessibles à tous et toutes, ont ainsi vu le jour : *« Les nouveaux skateparks sont faits pour que l'on s'y sente en sécurité. Jadis, aux Fillettes, il y avait un mac avec une kalachnikov, ce n'était pas hyper rassurant »*, remarque Paolo Guidi, conseiller à la direction de la jeunesse et des sports de la Ville de Paris.

Des initiatives en non-mixité ont également émergé ces dernières années, comme l'association Skate'Her, à Biarritz (Pyrénées-Atlantiques), ou encore Realaxe, créée à Paris en 2014, qui compte désormais cent cinquante adhérentes et organise des cours féminins et des sessions de glisse. Car ce qui fait défaut, ce ne sont pas les compétences techniques, mais la confiance en soi. De son côté, le club Bordeaux Skate Culture propose, depuis 2021, des cours réservés aux filles : sur une trentaine de skateuses, beaucoup sont très jeunes, entre 5 et 8 ans. *« Elles sont souvent plus fortes que les garçons, plus persévérantes »*, observe son directeur, Benjamin Garcia.

En dépit de ces initiatives féministes, ce petit milieu où tout le monde se connaît n'échappe pas aux agressions et au harcèlement sexuel. La fédération, dont le président a démissionné en 2020 à la suite de sa mauvaise gestion de plusieurs affaires de violences sexuelles, a mis en place une cellule consacrée aux violences sexistes et sexuelles. Preuve que même les contre-cultures ne sont pas irréprochables. ●

CLÉMENTINE GALLOT

« SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX, IL Y A DE VRAIES STARS QUI AIDENT À VISIBILISER LES JEUNES FILLES »
CAMILLE
graphiste

Au skatepark Espace Glisse Paris 18, en mai 2022. CLAIRE SERIE/HANS LUCAS/AFP

Audencia
2e Happy index® at School
classement 2022 des écoles offrant la meilleure expérience étudiante

LE JUSTE ÉQUILIBRE ENTRE **EXPÉRIENCE** ET **EXCELLENCE** POUR NOURRIR VOTRE PROJET !

BACHELOR IN MANAGEMENT — Audencia

Programmes hybrides avec les partenaires d'Audencia

BBA BIG DATA & MANAGEMENT — CENTRALE NANTES

BACHELOR POLITIQUES PUBLIQUES ET MANAGEMENT DES ORGANISATIONS — Sciences Po Saint-Germain en-Laye

BACHELOR MANAGEMENT DE PROJET EN DESIGN ET COMMUNICATION — L'ÉCOLE DE DESIGN Nantes Atlantique

BACHELOR COM & TECH — le wagon

Découvrez nos programmes sur **audencia.com**

Pour toute information sur les programmes, les inscriptions ou les Journées Portes Ouvertes.

LA RELÈVE

YOUNÈS BOUCIF, « REBEU DES PAVILLONS » ASSUMÉ

L'acteur de 27 ans, vu dans la série « Drôle », est aussi rappeur. Dans son premier album, « Identité remarquable », il raconte sa trajectoire et ses questionnements

Younès Boucif, à Paris, en septembre 2022.
PHILIPPE MATSAS/ LEEXTRA/OPALE

C'est une charmante maison avec trois chambres, idéalement située à quelques centaines de mètres d'une école, au cœur d'un quartier pavillonnaire calme, qui est décrite par Younès Boucif. Non, il ne s'agit pas d'une annonce immobilière, mais du décor cossu dans lequel a grandi le rappeur et comédien de 27 ans, récemment vu dans la série *Drôle* de Fanny Herrero, diffusée sur Netflix, en 2022.

Assis dans le canapé d'un café parisien, un smoothie citron-gingembre à la main, il raconte les questionnements identitaires d'un *« rebeu des pavillons »*, comme il se décrit dans son premier album, sorti en octobre 2022. Mais ce qui l'a fait remarquer du grand public, c'est son rôle dans *Drôle*, série sur l'univers du stand up parisien, dans laquelle il campe Nezir, un jeune humoriste – ce qu'il n'est pas dans la vraie vie, même s'il affirme être marrant *« parfois »*.

« QUI EST-CE ? »

Avec sa sœur et son frère, l'artiste d'origine algérienne a habité presque toute sa vie à Mont-Saint-Aignan, une sorte de « Wisteria Lane », cette banlieue chic américaine dépeinte dans *Desperate Housewives*, à quatre kilomètres de Rouen. Le père est professeur d'économie, la mère d'informatique. *« Mon père a grandi sans ses parents et ma mère vient d'une famille pauvre. Qu'ils aient réussi à devenir enseignants, à se créer une situation, ça me rend très fier d'eux »*, déclare Younès. Dans l'histoire de la famille Boucif, il n'y a pas de tour de cité, mais une bâtisse au toit d'ardoise grise, que l'on devine dans son clip *Identité remarquable*, devant laquelle pose la famille au complet, tous vêtus de noir. La scène n'est pas sans rappeler l'affiche du film de Bong Joon-ho *Parasite,* dont elle est justement inspirée : *« Pour une famille parasite, vous voyez ? »,* commente le rappeur.

Sur les 19 000 âmes qui peuplent la bourgade, Yassine, un ami de maternelle, décrit un voisinage commun composé *« essentiellement de gens qui ne viennent pas des mêmes endroits que nous ». « C'est bizarre : comment ça se fait que je suis là, moi ? »,* commence à se questionner Younès, vers l'âge de 10 ans, en découvrant que ceux qui lui ressemblent culturellement ne vivent pas dans le coin. Cette idée s'installe pendant un certain nombre d'années : *« Je me sens mal par rapport à mes congénères, comme si on m'avait donné quelque chose de trop bien, comme si en tant qu'Arabe il fallait que je sois originaire d'un endroit plus populaire. J'ai un peu honte, je me dis que j'ai trop de chance »*, se souvient-il.

Sans que le sujet ne soit jamais abordé à la table familiale, son grand frère Adil, de neuf ans son aîné, se fait des remarques du même type, en silence : *« Quand on allait au bled en voiture, on roulait dans un beau Renault Espace dernier cri. Les autres, sur le bateau, étaient dans des camions avec des chargements sur le toit. Je me demandais : pourquoi on n'a pas ça, nous aussi ? »*

L'adolescence de Younès est une partie de « Qui est-ce ? » qui traîne en longueur, parce que *« quand tu vis avec une double identité, de toute façon, tu te cherches »,* interprète-t-il. Younès entre en 2de trois mois après la rentrée, après un échange linguistique à Vancouver. Dès son premier jour, il se fait une bande de copains. Un midi, il joue aux cartes à la cantine, la partie se termine alors que la sonnerie retentit, ils arrivent in extremis en cours de français. *« Excusez-moi, bonjour, je suis le nouvel élève »*, s'introduit-il à la professeure. *« Alors déjà, tu enlèves la main de ta poche, tu retires ton bonnet et tu vas te mettre au fond de la classe »*, lui répond-elle sèchement. Et lui de penser : *« A quoi est liée cette attitude ? M'aurait-elle parlé comme ça si je ressemblais à Jean-Charles ? »*, ironise-t-il, un brin amer.

Manque de chance pour les préjugés de cette enseignante, le jeune homme est bon dans sa matière. Il participe même au concours d'éloquence auquel elle inscrit sa classe, et accède à une finale en grande pompe : *« C'était au Palais de justice, Laurent Fabius était dans la salle »,* se souvient-il, pas peu fier. Son enseignante est contrainte d'abdiquer. Lui garde ses distances. *« Quand j'ai senti que les gens pouvaient avoir un peu peur de qui j'étais, quand je portais un jogging, par exemple, je n'ai pas eu la moindre envie de les rassurer… J'ai joué le jeu. Mais si on discute, ils peuvent être surpris ! »,* sourit-il. Entre deux gorgées de smoothie, il se met à chanter un extrait de *Rebeu des pavillons*, qui fait référence à cette rencontre : *« J'arrive en retard en cours, elle m'parle comme si j'étais le gérant du four. Tu m'as enfermé dans un rôle mais j'ai trouvé les clés. »* Dans ce morceau résonne aussi la phrase *« Ils m'ont pris pour un voyou avec ma gueule d'Arabe »*.

« JE CROIS QUE LE RÊVE DE QUASIMENT TOUS LES DARONS REBEUS DE FRANCE EST QUE LEUR ENFANT DEVIENNE MÉDECIN ! »

Justement, c'est grâce au rap que Younès trouve sa voie. Il commence à en écouter dans l'ombre de son grand frère, le *« héros »* de son enfance. L'aîné est suivi à la trace, *« il était à l'aise partout, il s'exprimait bien, discutait avec les grands, ça faisait marrer mes copains »,* raconte Adil. Dans les oreilles de la bande souffle toujours un morceau de rap revendicateur signé Keny Arkana, Booba, Hugo TSR, La Fouine, Youssoupha, Médine… Le grand concocte au petit des playlists qu'il glisse dans son MP3, et l'enfant a l'impression de se *« rapprocher de gens qui* [lui] *ressemblent un peu plus, des mecs arabes, algériens »*. Au lycée, avec ses copains, ils font des *« partiels de punchlines »* : chacun propose des rimes à partir d'un mot commun qu'ils scandent en classe. C'est son ami Baptiste, que Younès surnomme son *« conseiller artistique »*, qui raconte ce souvenir. A l'époque déjà, l'apprenti rappeur rêve d'en faire son métier.

UN COMBO GAGNANT

Pour la carrière artistique, côté parental, on n'est pas tout à fait d'accord. *« Je crois que le rêve de quasiment tous les darons rebeus de France est que leur enfant devienne médecin ! Ils auraient aimé que je continue à monter socialement »*, plaisante le jeune homme. Alors, il remplit en partie son contrat moral : une licence de droit, puis une année de master en droit de l'environnement, à Paris.

En parallèle, il est encouragé à faire toutes les activités artistiques qu'il veut, tant que ça reste du loisir. Depuis petit, il pratique d'ailleurs le théâtre sur son temps libre, après avoir été repéré par l'instituteur de CE2, qui lui avait donné le rôle principal de la pièce de fin d'année : *Le Petit Poucet. « Je suis un caméléon,* reconnaît-il, *je ne me refuse rien, si je veux faire un truc, j'y vais. Malgré mes questionnements, j'ai acquis une forme d'aisance identitaire. »*

Après avoir fait la paix avec son statut social, le jeune adulte s'estime *« hyperprivilégié »*. Ce qu'il veut faire, lui ? *« M'épanouir, vivre de ma passion »*, tranche-t-il. Après son M1, il plaque la fac et se consacre à la comédie et au rap. Les parents laissent faire, non sans inquiétude. Ils envoient sa sœur – en guise *« d'antenne-relais à Paris »* – pour savoir ce que leur cadet compte bien faire ensuite. L'extrait d'une discussion apparaît à la fin du clip *Identité remarquable* : *« Donc, à 25 ans, t'auras toujours rien fait de ta vie ? »,* l'interroge-t-elle. *« Je subviens à mes besoins, je suis chez moi, d'accord ? Et c'est moi qui décide de manger des pâtes tous les jours ! »* Sûrement parce qu'il est le petit dernier, il arrive à ses fins : *« Ils avaient moins la fougue, j'ai pu m'échapper un peu plus »,* observe-t-il.

Avant qu'ils n'aient vraiment le temps de se faire du mouron, Younès leur prouve qu'il a choisi la bonne option : le rap décolle, il commence à en vivre. Puis il est engagé pour jouer Nezir aux côtés de Paul Mirabel dans *Drôle*. Un combo gagnant, qui rassure les parents. Depuis, sa mère écoute ses morceaux et son père – *« plus pudique »* – inonde le WhatsApp familial d'articles à propos de son fils. ●

JANE ROUSSEL